

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 42

Artikel: Une séance mémorable
Autor: Frédy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226042>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



DOU FIN Z'AGOTTARE

Deux fins dégustateurs.

N'è pas à man¹ de tot lo mondo
D'ître agottàre, vo repondo!
Faut on goût fin, faut dâo meti,
Faut oquie que vo sâi baillî:
Om² épêlue³ que s'ènfate
Dein la cervalla po de bon.
Eh bin! tot cein, Luvî dâi patte
Et lo Djan l'avant à tsavon.

On coup, noutrè dou z'agottàre
Dein on cavot l'étant à bâire
Ein tereint trâi verr⁴ ào guillon
D'on bin pucheint bosset, ma fion!
Lâissivant dein lâo mor lè gotte
Pu lè fasant rebedoulâ
Du la guierguetta tant qu'âi potte
Bin adrâi, devant d'avalâ.

— L'è bon! fasâi Luvî dâi patte
L'è on cliâ franc!... Nom d'onna ratta!
Tot parâi, ie mè laisse on son⁵
D'oquie que n'è pas na façon
Dâo bâire de noutron vegnouâbllio:
On rein! mâ baillè vè lo bet
Fenameint 'na senteu de... trobllio!
Ie l'acheint on bocon lo couer⁶.

— T'a pas tant too, ami Luvette,
Que dîv Djan, breinmeint sa guierguetta,
Onna gordja ào coraillon,
Ein faseint oûre onna brison
De leinga. Vâi! crâno brewvâdzo!
Mâ... cli son n'acheint pas lo couer.
Te pâo mè craire, vu mon âdzo,
L'è bo et bin 'n oudeu de fer.

— De couer, tè dio! — Na, de ferraille!
— De vilhio couer! — Na, de serraille,
L'è tot! — De couer, et pu l'è bon!...
Sè sant cottâ⁷. Et pu, l'âoton,
Lo bosset vouïdo, on sè dépatse
De founâ. L'ant trovâ ào fond
Onna cliâ avoué onn' eintatse
Ein couer... L'avant ti douî raison.

Marc à Louis.

¹ Ce n'est pas à la portée. — ² Etincelle. — ³ Arrière-goût. — ⁴ Cuir. — ⁵ Entêté.

LES OISEAUX DE PASSAGE

(Voir compte-rendu bibliographique).

Scène VI de l'acte III.

Personnages : Robert, caporal et laitier.

La Julie, qui a une fille à marier.

Daisy, jeune fille.

Robert, La Julie (un instant de silence)

Robert. — Vous avez encore besoin de quelque chose?

La Julie. — Oui... du fromage râpé... pour la soupe.

Robert. — Combien?

La Julie. — Mettez m'en pour cinquante centimes.

Robert (préparant un cornet). — C'est ça, Madame Parisot, c'est ça!... J'ai tout ce qu'il faut : fromage râpé, par n'importe quelle quantité, rabais par quintal ou par tonne...

La Julie (plaisantant). — Ça vous arrive-t-il d'en fournir un quintal à la fois?

Robert. — J'ai un client qui vient en chercher plein une caisse à gravier.

La Julie. — Est-ce possible?... Qui donc?...

Robert. — Vous n'en revenez pas, hein Madame Parisot?

La Julie. — Ma foi non, une pareille quantité : qui peut bien?...

Robert. — C'est, vous n'avez pas deviné, c'est le grand Paul!

La Julie. — Le grand Paul!... Mais pourquoi faire? je me le demande...

Robert. — Confidentiellement... Mais vous me jurez de ne pas le redire!

La Julie. — C'est sûr que je vous le jure! Alors?...

Robert. — Il paraît qu'il le mélange à l'avoine.

La Julie. — A l'avoine?

Robert. — Ce serait un remède... pour les chevaux poussifs!

La Julie. — Ah! elle est bonne, celle-là. Il faut que je le dise à mon Louis.

Robert (avec un sourire de satisfaction). — Ne le dites pas à tout le monde. Seulement à Louis...

La Julie. — Oui, oui. Ah! la bonne histoire! C'est ainsi que le grand Paul drogue ses « phoques » avant de les mener à la foire. Je n'aurais jamais supposé... C'est donc bon pour le souffle, le fromage râpé...

Robert. — J'ai l'impression que dans les cas d'asthme on pourrait essayer...

La Julie. — Ma belle-mère qui en souffre... Redonnez-m'en un gros cornet... pour un franc.

Robert. — A votre service, un gros cornet (il la sert).

La Julie. — On ne s'ennuie pas avec Daisy Bolomey, quelle « tapette », hein?...

Robert. — Une camarade d'école que j'avais un peu perdue de vue...

La Julie. — Vous n'y avez rien perdu. Une garçonnière, une mauvaise langue, une grande paresseuse!...

Robert. — Vraiment?

La Julie. — Je n'aime pas critiquer le monde, mais enfin la vérité est toujours bonne à dire. Ces Bolomey, ce sont des gens qui travaillent peu, vivent bien et paient mal.

Robert. — Tiens! je n'aurais pas pensé...

La Julie. — Oh! vous apprendrez à les connaître. Cette Daisy est une enjôleuse...

Robert. — Elle n'est pas mal.

La Julie (s'animant). — Une poupée, Robert, une poupée! A force de se peinturlurer, de se poudrer, de s'astiquer pendant des heures devant la glace... A propos, je gagerais qu'elle vous a fait des avances.

Robert. — Ah!... voilà.

La Julie. — J'aurais mis ma main au feu qu'elle ne voulait pas manquer l'occasion. C'est une intrigante!

Scène VII.

Les mêmes, Daisy.

(Daisy fait sa rentrée en trombe).

Daisy. — Ah! mon Dieu! Faut-il avoir la mémoire courte!... J'ai oublié de prendre encore du fromage râpé...

Robert. — Du...

La Julie. — Du fromage râpé!

Daisy (ironique). — Eh! oui, mon Dieu oui, tante Julie!

La Julie (du tac au tac). — Bien sûr, on achète ce qu'on veut... en payant.

Robert. — Combien, Daisy?

Daisy. — Pour dix sous, ça suffira. Quand il n'y en aura plus, je reviendrai.

La Julie (aigrement). — Une nouvelle occasion, parbleu!

Daisy. — On est si bien reçu ici qu'on a du plaisir à y revenir.

Robert. — Ça, c'est gentil.

La Julie. — Vous n'oubliez pas, Robert, que vous êtes attendu chez nous.

Robert. — Merci, Madame Parisot!

Daisy. — J'allais oublier de te dire que mon frère t'invite à dîner dimanche.

Robert. — Tu le remercieras beaucoup.

Daisy. — J'ai aussi une communication confidentielle à te faire.

La Julie (vexée). — Au revoir, Robert, je n'ai pas du temps à perdre, moi!

Robert. — Au revoir, Madame Parisot! (La Julie s'en va). Alph. Mex.

UNE SEANCE MEMORABLE



A Municipalité de Brantigny était réunie, l'autre soir, à la petite salle de l'auberge communale, pour discuter sur plusieurs points que comportait l'ordre du jour: l'achat d'une pompe, l'augmentation du traitement du garde-champêtre et la révision du règlement sur la destruction des « cancoires ».

David Borgnet, syndic, avait pour habitude d'émettre son opinion en premier lieu, quitte à voir venir les avis contraires qu'il se chargeait de combattre tout en ayant l'air de les trouver justes.

Il ouvrit donc la discussion :

— Pour ce qui est d'une nouvelle pompe dont vous connaissez le prix d'achat, moi, je trouve qu'on ne peut plus aller à un incendie en dehors du village avec notre vieille mécanique. Elle fait vergogne. C'est mon avis et je le partage. Et vous autres, qu'en dites-vous?

Daniel du Crêt, qui avait bourré sa pipe pendant la proposition du syndic, après trois bouffées, dévisagea ses collègues :

— Parfaitement d'accord avec toi, syndic. Il faut ce qu'il faut, quand c'est pour le bien de la commune. Mais il me semble qu'en demandant à Ulysse, le maréchal, de nous « rapistoler » la pompe actuelle au plus près de sa conscience, ça nous reviendrait un bon bout meilleur marché qu'une neuve. On sait bien ce que c'est que de serrer deux-trois écroux, de changer un robinet et de retenir la mécanique. Après ça, en changeant trois roues sur quatre et en bien graissant les pistons, on doit pouvoir sortir la vieille pompe sans se faire orier après. J'ai dit.

Il avait des raisons personnelles de faire sa proposition: le maréchal était son beau-frère qui aurait ainsi l'occasion de fournir à la commune

une note de deux pages, qu'il faudra payer sans trop rechigner.

Le syndic le voyait venir et répliqua :

— Tu as parfaitement raison, Daniel et je te félicite de vouloir ainsi économiser les petits sous de notre caisse communale. Ton beau-frère fera du bon travail, ça, on n'en doute pas, mais voyez-vous, après un incendie ou deux, avec ces brise-tout que sont nos pompiers, il faudra tout de même se décider pour une neuve. Si personne n'a d'autres idées à ce sujet...

Et comme on n'osait guère contrarier le syndic, l'achat d'une pompe neuve passa d'emblée. L'augmentation du traitement du garde-champêtre fut refusée à l'unanimité. Le boursier motiva son refus en disant :

— Il a seulement cinq ans, on lui a voté une blouse neuve et une casquette pour le dimanche. S'il fallait se saigner aux quatre veines pour tous ceux qui se dévouent pour la commune, où irait-on, pour l'amour du ciel ?

Puis on passa à l'ordre du jour. Le régent fut chargé d'établir le nouveau règlement sur les « concoires ».

— Il peut bien ça faire en dehors de ses heures d'école. Du reste, ce règlement doit faire partie de l'instruction publique. Ça fait que... Ainsi conclua Justin, l'assesseur.

Avant de lever la séance, le syndic prit la parole. Il était tout ému et les municipaux le regardaient avec une certaine méfiance, puisque l'ordre du jour était épuisé.

— Ecoutez-voir, mes amis ! Vous savez tous, comme moi, que ces beaux messieurs de Berne viennent de décider d'étrangler nous autres pauvres vigneron avec leur impôt sur les vins. Ils nous avaient d'abord promis — croix de bois, croix de fer — que nous ne serions pas touchés par cette dime d'un nouveau genre. Puis, voilà qu'ils ont tourné casaque et l'impôt a été voté. Ils mériteraient d'aller en enfer. C'est le retour des baillifs d'autrefois, la patte de l'ours qui se rabat de nouveau sur nous qui trimons sur toute l'année pour que ces Excellences de Berne puissent boire une bonne goutte. Et c'est justement cette année-ci, qui donnera un vin « d'essetrà », qu'il nous font cette méchanceté.

On a bien eu nos bons porte-paroles vaudois qui ont défendu notre cause avec des discours d'attaque, que ça faisait plaisir de les lire dans les journaux. Mais rien n'y a fait. Ces grands manitous de Berne, bien assis dans leur fauteuil, se moquent pas mal de nous autres. Et pourtant ! Il n'est pas dit qu'on ne saurait pas gouverner le peuple aussi bien qu'eux, mais eux, sauraient-ils manier le fossoir, sulfater au gros de la chaleur et vendanger comme il se doit ? On voudrait bien les y voir.

J'ai donc pensé que notre village devrait bien nommer une délégation pour aller à ce Berne, expliquer à ces beaux Messieurs qu'on n'est pas d'accord et dire pourquoi. Qu'en pensez-vous ?

Les municipaux avaient écouté la longue péroraison du syndic sans l'interrompre. Daniel du Crêt avait laissé éteindre sa pipe et l'assesseur ne pouvait attendre le moment de peser sur le bouton de la sonnette pour faire venir un litre. Le boursier prit la parole :

— Bien causé, syndic. Pour ce qui me concerne, je serais assez d'accord avec ton idée, mais à condition que chacun y aille de ses écus. La caisse communale n'est pas là pour qu'on aille se royauter jusqu'en là de la Sarine, presque à l'étranger, quoi. On a déjà voté l'achat d'une pompe neuve, il ne faut pas faire les fous, tout de même. Et puis, autre chose : personne ne sait « talmatzer » de la main gauche, parmi nous autres de la Municipalité.

— On prendra avec nous le chef de gare. Il doit savoir l'allemand, puisqu'il est dans les chemins de fer, et il aura son permis, fit remarquer le syndic.

L'assesseur fit valoir que ce serait en tout cas instructif d'aller à la fosse aux ours, pour voir les descendants des oppresseurs du pays de Vaud, du temps du Major Davel.

— On n'est pas obligé de leur lancer des carottes ; on peut même se contenter de les voir

mendier leur pitance, comme de pauvres bougres, ce qui est en somme un juste retour des choses, pour toutes les tracasseries des Excellences d'autrefois.

En fin de compte, l'envoi d'une délégation fut voté à l'unanimité. Un prochain article dire ce que fut ce voyage. *Frédry.*


Ironie perdue. — Le client de l'hôtel, de sa chambre, sonne désespérément depuis dix bonnes minutes. Et, pour corser cet appel infructueux, il exécute quelques variations dans la sonnerie.

Enfin, la bonne survient, et, d'un ton candide :

— Monsieur a sonné ?

— Non, mon enfant, répond l'autre d'un ton amer. Je m'essayais seulement à sonner votre glas, car je vous croyais morte !

LE MONSTRE DE LOCH NESS EST MORT

 N se souvient du bruit que fit l'année dernière à travers le monde la découverte à Loch Ness, dans un petit lac intérieur, d'un monstre qui, les jours de pluie et de vent, surgissait des eaux, montrait sa fabuleuse échine et disparaissait bientôt dans les profondeurs aquatiques.

Des observations ne tardèrent pas à relever sur la rive les empreintes énormes des pattes du monstre marin. Des savants se mirent à l'affût pour étudier au télescope le curieux animal. Des photographes se mirent en faction pour saisir son image dès qu'elle apparaissait. Mais l'animal préhistorique ne réapparait jamais au même endroit, et ses apparitions étaient courtes, si bien que les savants n'avaient guère le temps de braquer sur lui leur lunette d'approche.

Et, d'autre part, comme il ne se montrait que par temps pluvieux, les photographes prises par les reporters des grands journaux londoniens manquaient quelque peu de clarté.

Il va de soi que personne n'osait s'aventurer sur le lac par crainte d'être dévoré tout cru par une bête aussi colossale. Des doctes professeurs se mirent à étudier les récits des témoins oculaires et cherchèrent à déterminer l'espèce à laquelle appartenait ce saurien monumental. Car il ne pouvait s'agir que d'un saurien. Peut-être venait-il des profondeurs de la mer et remontait le courant d'un petit fleuve qui joint le lac à l'océan était-il venu s'égarer dans ces eaux calmes, où sa présence mettait un trouble inaccoutumé.

Toutefois, les riverains ne se tenaient plus de joie. Des foules considérables de touristes arrivaient de toute l'Angleterre pour voir le monstre et, en attendant qu'il daignât apparaître, ces touristes avaient faim et soif. Certains même, ne voulant point repartir sans l'avoir vu, logeaient sur place jusqu'à ce que la bête apocalyptique daignât se montrer.

Si bien que les affaires marchaient à merveille et quand quelqu'un osait mettre en doute l'existence même de l'animal, les hôteliers et restaurateurs du lieu protestaient violemment et juraient leurs grands dieux qu'ils l'avaient vu et qu'aucun doute n'était possible.

Les pouvoirs publics finirent par s'émouvoir et le Ministre de la Guerre envoya sur place une commission d'enquête ayant à sa disposition une équipe de scaphandriers. Et le secret du monstre de Loch Ness vint d'être découvert. C'était tout simplement l'épave d'un zeppelin abattu pendant la guerre et qui était venu tomber dans le lac écossais.

On a repêché ses moteurs et une grande partie de son enveloppe. C'était celle-ci qui, par temps de pluie et de vent, poussée par les remous, remontait à la surface, se gonflait d'air et prenait l'aspect d'un monstre...

Et les touristes reviennent en grand nombre pour contempler sur place ces débris de zeppelin... Mais les aubergistes écossais se demandent ce qu'ils pourraient bien trouver de nouveau pour la saison prochaine.

Mécanologie. — La jeune fille émue vient pour prendre sa toute première leçon d'auto. Le moniteur lui demande d'un ton professionnel :

— Avez-vous déjà quelques notions de mécanique et d'électricité ?

— De mécanique ?... Ah ! oui... c'est toujours moi qui fais marcher l'aspirateur à la maison.

LA LESSIVEUSE

*Admirez, par un jour d'été,
Les bras nus de la lessiveuse,
Jetant sur le linge humecté
Des flots d'une pâte mousseuse.*

*Son vieux jupon, très écourté,
Laisse voir sa jambe nerveuse ;
Compagne de l'activité,
Sa langue n'est point paresseuse.*

*Elle va du soir au matin,
Et lave, ainsi qu'une chemise,
Tous les défauts de son voisin,
Car la critique est bien permise.*

*Dans son tonneau fort ballotté,
Elle entend régner en maîtresse.
Le travail donne la santé,
Et son battoir frappe sans cesse.*

*Quand le vent souffle avec fureur,
Soulevant la vague écumante,
Évitez sa mauvaise humeur,
Ce temps ne la rend pas charmante.*

*Il faut la voir en grand courroux,
Les deux poings posés sur la banche.
Bourgeoises, prenez garde à vous !
Car voici venir sa revanche.*

*Madame et toute la maison,
Ont bientôt passé par le crible,
Les gros mots partent en foison,
Comme les balles dans la cible.*


*Sa réponse est prête pour tout ;
Un rien l'envenime et l'irrite ;
Le fromage n'a pas bon goût,
La miché est ma foi trop petite.*

*Si les draps ne sont pas très blancs,
Si la lessive reste rousse,
Les adieux des derniers instants
Ne vont pas sans quelque secousse.*

*« Si mon ouvrage vous déplaît,
D'après ce que m'a dit la fille,
» Veuillez, Madame, s'il vous plaît,
» Laver votre linge en famille. »*

Joseph Morax.

L'AGONIE DU PIANO.

 L fut une époque — et cette époque n'est pas très vieille — où le piano était roi. Que dis-je ?... Empereur !... Point de véritable salon qui ne contint ce meuble qui tenait à la fois du comptoir et du cercueil. On gardait précieusement l'éclat de son ébène, et sur le dessus de son coffre on accumulait à plaisir les bibelots les plus hétéroclites.

Point de réunions familiales où l'oncle Joseph ne le tapotait familièrement pour faire entendre des airs de chansons dont il n'eût, à coup sûr, pas osé chanter les paroles.

Point de réunion mondaine sans qu'un artiste chevelu déroulant majestueusement ses partitions, ouvrît avec dignité la mâchoire du monstre pour lui taper sur les dents et extraire de ses entrailles une sonate classique ou pour accompagner le supplice qu'une cantatrice impitoyable infligeait aux hôtes.

Mais la véritable royauté du piano s'exerçait sur les jeunes filles. Quelque médiocres que fussent leurs dispositions pour la musique, c'eût été une honte qu'elles ne suivissent pas des leçons de piano. Cela avait entre autres avantages, celui de faire vivre une nombreuse corporation de professeurs. Mais par contre, cela faisait hurler les locataires voisins, exaspérés par les gammes sans fin.

Et c'était un véritable triomphe quand mademoiselle était, à force de patience et de bonne volonté, parvenue à jouer le *Lac de Côme* ou *La Prière d'une Vierge*. Des éditeurs malins en publièrent des partitions faciles afin de hâter ce triomphe.